

# ITINERAIRES EN EDUCATION POPULAIRE

APPROCHES DU POUVOIR ET DE L'AUTORITE (I)

Par Jean Cornil

***Cette série d'analyses, intitulées Itinéraires en éducation populaire, poursuivent un but simple. Permettre à chacun de se forger et de renforcer son esprit critique, au sens premier du terme, c'est-à-dire en la capacité d'analyser et d'évaluer une situation ou une idée en séparant ce qui nous semble juste de ce qui ne l'est pas. L'éducation est un processus qui doit nous conduire un peu plus haut que nous-mêmes. Pour ce faire, l'expérience personnelle comme l'apprentissage de structures d'intelligibilité du monde sont essentielles.***

## CRISE DE LA MODERNITE

Depuis des temps immémoriaux, l'homme s'est bâti des fables, des légendes, des récits, des religions, des philosophies, des sciences pour orienter son existence, lui conférer un sens, et pour tenter de comprendre la nature afin d'y rechercher la place qu'il juge la plus adéquate. Il a imaginé, par le rêve, l'art, la foi ou la raison, des systèmes grandioses pour interpréter le réel, incompréhensible sans l'aide de ces fictions ou de ces principes rationnels, et se rassurer face à sa finitude et aux angoisses qu'elle génère.

Le décodage et l'apprentissage de ces multiples clefs d'appréhension de la réalité sont un travail inlassable des facultés de l'esprit et du corps. Par les sens et la raison, par nos imaginations et nos intuitions, nous poursuivons un itinéraire sans fin, à jamais inabouti, mais qui peut se densifier à chaque étape et faire un peu reculer l'ignorance. C'est bien sûr une entreprise si vaste, si démesurée que le découragement gagne vite même les esprits les plus valeureux. Mais, si l'effort est à proprement parler inhumain, voire divin, et même si le monde est absurde, il n'en reste pas moins que notre dignité d'humain est la recherche sans relâche d'un peu de signification dans un espace en expansion constante et dans un temps qui enchaîne des milliers de générations.

C'est la leçon centrale du premier humanisme, de la première modernité. L'homme n'a pas une place dans un ordre hiérarchisé de la nature, entre les dieux et les animaux. L'homme est un être hors nature comme l'a magnifiquement exprimé Pic de la Mirandole. Comme il n'est rien, il peut tout. Il n'est pas codé par l'instinct. Il peut réfléchir, donc se réfléchir, prendre distance avec lui-même. Il peut faire vertu de sa perfectibilité selon le terme de Jean-Jacques Rousseau. Pour l'exprimer dans le langage existentialiste du XX<sup>ème</sup> siècle, et selon la formule de Jean-Paul Sartre :

« L'existence précède l'essence ». Comme le montre l'Histoire, il peut se faire ange mais aussi bête. Il possède la liberté donc il peut créer son histoire.

Les promesses de cet humanisme, des Lumières de la raison, ont porté la croyance dans le progrès, l'éducation, les sciences et les techniques, la civilité, la citoyenneté, la paix, le bonheur. Des espérances et des horizons qui animent encore tant d'engagements et d'optimismes.

Mais, dégagé des contraintes du logiciel de l'espèce, l'homme s'est aussi échoué sur les rivages maudits de sa condition, du colonialisme au totalitarisme, du racisme au sexisme et au capitalisme. La raison a aussi engendré la déraison. Weimar a aussi produit Buchenwald.

Et aujourd'hui, entre urbanisation et démographie, entre empire de la technique et marchandisation du monde, entre paralysie politique et individualisme exacerbé, entre désenchantement de nos idéaux et triomphe de la stratégie et de la tactique, que reste-t-il de trois siècles de folles espérances ? Une trahison des Lumières ? Une crise passagère de notre modernité ? Un irréversible déclin ? Un salut par le génie scientifique et technique ?

## SYNDROME D'IZNOGOU

Un des aspects préoccupants de cette crise de la modernité concerne le discrédit du politique, du pouvoir et de l'autorité. C'est par ce thème cardinal pour le pilotage des défis du présent et du futur que commence cette suite d'analyses qui peuvent servir d'outils parmi d'autres à une démarche d'éducation populaire.

Une meilleure maîtrise de ces outils notamment intellectuels, nous permet, outre la pure joie de la connaissance, d'augmenter nos capacités d'agir et d'élargir et de densifier notre citoyenneté. Tenter de comprendre les raisons du malaise politique et de la crise de la représentativité et de la légitimité de nos gouvernants, offrent des moyens spirituels et matériels pour réaffirmer la fonction essentielle du politique.

Aujourd'hui, comme l'illustre avec humour Pierre-Henri Tavoillot, nous sommes gagnés dans nos démocraties par le syndrome d'Iznogoud : « De quoi s'agit-il ? D'une pathologie nouvelle qui met à face, d'une part, un individu petit et méchant, ultra- vigilant sur ses droits et hyper-exigeant sur ses créances, de l'autre un Etat aussi gros qu'il est mou. Le petit ne cesse de pester contre l'Etat qui l'adore et de dénoncer l'impuissance de celui à qui il adresse par ailleurs des demandes toujours plus impérieuses et pressantes. Il veut toujours plus de liberté et toujours plus de protection en dénonçant tour à tour l'excès et l'incurie du pouvoir. Nous sommes tous des citoyens Iznogoud vitupérant l'Etat qui nous fait, en le sommant de maigrir et de grossir en même temps ». Ironique résumé de ce que nous pouvons tous, en fonction des situations et de nos conditions, ressentir à certains moments. Comme une bipolarité, une schizophrénie envers le politique.

Face à cette ambivalence en regard du pouvoir et de l'autorité, la tentation est grande de vouloir substituer à un peuple et ses représentants supposés défaillants, une autre source de légitimité pour le gouvernement de la cité. Non en revenant à des référents anciens comme la tradition, la nature ou le divin, ce que nous examinerons plus loin, mais en remplaçant la souveraineté populaire par d'autres

instances jugées plus représentatives ou plus compétentes pour affronter les défis de la modernité. Pensons, par exemple, au pouvoir de la rue, au gouvernement des juges ou des experts, au nom de l'autorité par le savoir de l'expertise, au charisme de l'homme providentiel, à l'autorité compassionnelle par la sollicitude envers la victime, à la démocratie d'opinion via la sphère médiatique, voire la tyrannie de la majorité, au règne de l'intérêt et du lobbying par le doux commerce, à la démocratie directe et participative par le biais de la société civile et de la vie associative. Infinie valse des prétendants au pouvoir et interminable adolescence de nos démocraties.

Chaque nouveau prétendant à l'exercice du pouvoir et à la « vraie » légitimité du peuple ouvre un champ de débats et de controverses qui traversent nos imaginaires quant au meilleur gouvernement possible de la cité face à un monde multipolaire, en transformation constante et en interdépendance permanente par le phénomène de la globalisation, tout à la fois économique, politique, technique et culturelle.

## VERTUS DU POLITIQUE

Dans cette première approche il faut rappeler sans relâche les vertus essentielles du politique, quelle que soit sa sensibilité quant à la méthode ou les objectifs de l'exercice effectif du pouvoir. La politique est l'objet d'une telle déconsidération qu'il convient de se souvenir et de réanimer des principes premiers de la vie en société avant d'en venir aux légitimes critiques qu'on peut lui attribuer.

Aristote définit l'homme comme un animal politique. Il ne peut vivre que parmi ses semblables. Pour éviter le choc des égoïsmes, il faut réguler les relations en société, les organiser, les pacifier. En ce sens, la politique, comme l'écrit André Comte-Sponville, c'est d'abord le contraire de la guerre, de la peur, de la barbarie. Son objectif est de régler les inévitables conflits entre les groupes et les intérêts autrement que par la violence. C'est pourquoi l'Etat, qui a le monopole de la violence légitime, est nécessaire. Non parce que les hommes sont justes et bons mais parce qu'ils ne le sont pas. On ne peut gouverner avec la seule morale. La sympathie, l'amour, la bienveillance ne peuvent encadrer le conflit, le désaccord, la contradiction. La morale est désintéressée, universelle, solitaire. En revanche, la politique défend un projet particulier, pour un groupe ou un Etat et a une visée collective. Nous avons besoin de la morale, de la politique et de la différence qui les sépare. Gardons-nous de vouloir les confondre. « La grande affaire de l'Etat, écrit Comte-Sponville, c'est la régulation et la socialisation des égoïsmes ». La politique commence là où la guerre s'arrête.

On pourrait, dans cet éloge de la politique, faire une seconde distinction, après celle qui sépare la morale et la politique. C'est la différence entre la politique et le politique, telle que mise en évidence par les analyses de Régis Debray. Pour simplifier à l'extrême, on pourrait dire que la politique représente une mince couche supérieure de la vie collective, l'incessante activité pour transformer le monde, la gestion de l'impuissance pour reprendre son versant négatif, alors que le politique illustre « les principes qui structurent en profondeur les sociétés en les immobilisant à tout jamais ».

Nous aurions, en surface, la vie politique telle que nous y participons comme citoyens et telle qu'elle résulte des élections par les débats parlementaires et les

décisions gouvernementales. Mais, plus en profondeur, il y aurait le politique, cette alchimie complexe qui tient ensemble un groupe social, une collectivité humaine. « Longtemps, écrit Régis Debray, la politique m'a caché le politique ».

Qu'est-ce-à comprendre ? Qu'il existe des structures invariantes inhérentes aux communautés des hommes qui s'assemblent grâce à un élément extérieur, fédérateur, permettant de souder le groupe. Cet élément peut être une valeur, une idéologie, un texte, un lieu, un héros... mais il est toujours extérieur, sacré, symbolique et par là-même il opère la cohésion des liens sociaux. En somme, toute politique est d'essence théologique, et la structure première est fondamentalement la même que ce soit le christianisme, le marxisme, le libéralisme... Les sociétés humaines sont naturellement religieuses et portent en elles autant des facteurs de progrès que des facteurs de régression.

Cette analyse, fondée sur le principe d'incomplétude en mathématique, interpelle car elle entend montrer, au-delà des agitations de surface de la vie politique, et aussi essentielles soient-elles, qu'il y a un lien en profondeur qui définit le politique comme consubstantiel à toute collectivité humaine. Impossible de se passer de la politique et du politique. Ils sont l'âme même de notre sociabilité et de notre vivre ensemble. Jamais la place du politique ne peut être laissée vide.

## **Références**

- Jean Pic de la Mirandole, Œuvres philosophiques, PUF, Paris, 1993.
- Jean-Jacques Rousseau, Du contrat social, Flammarion, Paris, 2012.
- Jean-Paul Sartre, L'existentialisme est un humanisme, Gallimard, Paris, 1996.
- Luc Ferry, Sagesse d'hier et d'aujourd'hui, Flammarion, Paris, 2014.
- Pierre-Henri Tavoillot, Qui doit gouverner ? Une brève histoire de l'autorité, Grasset, Paris, 2011.
- André Comte-Sponville, Le plaisir de penser, Une introduction à la philosophie, Vuibert, Paris, 2015.
- Régis Debray, Critique de la raison politique, Gallimard, Paris, 1981.
- Jean Tellez, L'âme et le corps des idées, Introduction à la pensée de Régis Debray, Germina, Paris, 2010.